

Nouvelles 2018 -



Thème Nuit Blanche

Remise du Prix Régional
CROUS d'Aix-Marseille Avignon

Concours étudiant de
la Nouvelle 2018

sur le thème Nuit Blanche

CROUS Aix-Marseille Avignon

Remise du prix régional
19 juin 2018

Le Jury du Concours de la Nouvelle

Président du Jury

Célia Ibanez

Membres du Jury

Frédéric POIRIER

Marine DE FABRY

Claude MILLO

Les Lauréats

Prix régional de la Nouvelle 2018

Mathilde TRUONG

Cents Nuits de Solitude

Second prix Régional de la Nouvelle 2018

Prosper TIAYA TIOFACK

A cœur perdu

Troisième prix Régional de la Nouvelle 2018

Gwënaelle MARQUES

Astronomiquement

Prix Coup de cœur du Jury

Youness MEGHERBI

Les nuits sucrées d'Alep

Prix Régional de la nouvelle



Mathilde TRUONG

Cents Nuits de Solitude

Avant Propos

La nouvelle qui suit a été écrite au tout début de l'année universitaire 2017-2018. Peu de temps après qu'elle fut achevée ont éclaté les scandales comme l'affaire Weinstein, ainsi que toutes les mobilisations en masse (#MeToo, #Balance-TonPorc) qui ont en découlé.

La personne qui a écrit ces lignes s'est posé de nombreuses questions avant de les envoyer pour candidater au concours du C.R.O.U.S. Fallait-il « en rajouter » après ces prises de conscience, ces polémiques, ces déchirements ? Aurait-ce été « surfer sur la vague » que de proposer un tel écrit dans une période où dénoncer les violences faites aux femmes est une injonction, mais aussi une manière formidable de faire de la récupération politique ou de se mettre en avant, s'appuyant sans vergogne sur des milliers d'histoires, de douleurs, de souffrances, afin de se projeter sur le devant de la scène ?

Après mûre réflexion, cette personne a choisi de ne pas modifier son écrit et de l'envoyer tel quel au très estimé Jury de cette édition du concours de la nouvelle.

Car cette histoire a été écrite avant ces scandales. Car cette histoire est une de plus qui aurait pu être tue, mais qui ne le sera pas. Car cette histoire n'est pas l'utilisation des douleurs de certaines femmes par la personne qui l'a écrite, mais plutôt une manière de mettre au service des femmes victimes de violences les lignes et la plume d'une personne qui aimerait ne jamais avoir eu à écrire ces mots.

Car cette histoire est dédiée à toutes les victimes qui sont enfin écoutées, et surtout à celles qui ne le sont pas encore.

Cents Nuits de Solitude

Une éternité plus tard, lorsque sa thérapeute lui demanda de raconter, elle se tut et cessa de respirer, comme si elle était morte parce qu'il l'avait tuée. Alors, par des efforts acharnés, luttant contre son esprit qui lui hurlait de se taire, elle se remémora ce qu'elle avait pris soin d'oublier, et revint à cette nuit de septembre où on l'avait brisée par quatre fois.

Cette nuit-là, comme beaucoup d'autres, il n'y avait qu'eux deux au monde. Ils partaient à l'aventure dans cette carcasse grise et froide qui roulait par un inexplicable miracle, au gré des idées farfelues qui les traversaient, et des contrôles de police qu'ils tentaient d'esquiver par un slalom savamment mis au point au cours de leurs nombreuses vadrouilles. Ils riaient et parlaient, devisaient et dansaient, écoutaient de la musique trop fort ; elle lui roulait des pétaards et se roulait des clopes, pendant que lui roulait à la recherche d'un endroit où se construire leur paradis d'un soir. Ils avaient la belle vie, la nuit. Ils étaient jeunes, ils faisaient des conneries, ils étaient les meilleurs amis du monde et ne se demandaient jamais ce qu'il se passerait le lendemain.

Mais lorsqu'une éternité plus tard elle inspira avant d'expliquer à sa thérapeute comment elle avait vécu ce lendemain, elle regretta de n'avoir jamais songé aux conséquences d'une nuit comme les autres.

Ils avaient roulé jusqu'à voir la mer, traversé des nappes de brouillard. Ils avaient fini par s'installer sur un parking de terre battue, entre les arbres et le silence, le reflet des étoiles sur l'étang et la fraîcheur tiède d'une soirée d'été indien. Ils avaient ri. Peut-être lui plus qu'elle. Parce qu'il avait plus fumé, ou bien parce ça l'amusait moins que lui qu'il tire le nœud qui faisait tenir sa jupe. Mais elle était rabat-joie : ils avaient souvent joué, son meilleur ami et elle, plaisanté et fait croire à leur entourage qu'il y avait entre eux plus que de l'amitié, alors que tous deux savaient pertinemment que rien ne se passerait entre eux. Ils s'aimaient trop pour ça.

Tellement s'aimaient-ils qu'entre les volutes de fumée et le froissement du tissu, il posa sa main à lui sur son genou à elle, dans un élan d'affection pour sa meilleure amie. Elle était si heureuse ; jusqu'à ce que des siècles plus tard, on lui demande d'expliquer. Elle jouissait d'un statut privilégié, elle était intouchable. Il la protégeait de tous, même de lui-même : être la meilleure amie d'un connard, ça éloignait tous les autres, et celui-ci ne l'était pas au point de blesser quelqu'un qu'il aimait tant. Il préférait se rabattre sur sa petite amie, qu'il trompait allègrement et critiquait au gré de ses humeurs. Mais elle, non, elle, on n'y touchait pas. Elle, il lui caressait innocemment le genou entre le froissement du tissu et les volutes de fumée ; entre le silence des étoiles et le reflet des arbres, l'obscurité de l'étang et la froideur d'une nuit hors du temps.

Subitement, un froid vif prit possession de l'espace clos de la voiture fumante, le chuchotis du vent dans les aiguilles des pins se fit plus strident et les branches grinçantes, supportant mal sa caresse qui s'intensifiait. Pourtant, ce n'était qu'un souffle d'air, et ces arbres avaient côtoyé le vent des années durant, au point de grandir selon la direction dans laquelle il soufflait. Mais ce soir-là, du vent suintait ce qui deviendrait un souvenir amer pour ces branches grinçantes qui n'avaient rien fait d'autre qu'être là.

Sous les plaintes insistantes et insolentes des pins, ingrats d'ainsi geindre, en la frôlant à peine, il la piqua, et lui insuffla son poison insidieux. Des décennies plus tard, il n'aurait toujours pas quitté ses veines. Passant d'homme à bête, d'être à chimère, il affermit ses serres sur la chair de sa proie, sûr de lui. Il savait que son venin la paralyserait, et lorsque dans un inénarrable effort elle lui demanda de ne pas trop broyer son cœur dans des termes simples guidés par la peur, pour assurer sa pitance morbide il brama : « Je ne fais rien, là ». Une camisole n'aurait pu mieux la paralyser, une balle dans le crâne ne l'aurait pas plus tuée.

S'il avait fait jour, elle aurait pu imaginer combien de temps cela avait duré en observant le mouvement de l'ombre de l'unique olivier du parking, planté droit avec les branches vers le ciel, bien proprement au milieu de la terre battue. Mais c'était la nuit, et de lumière il n'y eut point ; point de lumière en dehors de la blancheur aveuglante que vomissaient les rares voitures de passage sur la route d'à côté, qu'elle suppliait intérieurement de s'arrêter, en ne recevant pour réponse qu'un rugissement méprisant, le temps

d'un virage.

Faisait-elle la morte ou l'était-elle ? Etait-il possible que ses cellules s'agitent toujours tandis que son esprit s'était éteint, qu'elle soit morte et vive à la fois ? Tant que personne n'ouvrait la voiture, c'était bel et bien le cas ; ainsi en avait décidé un scientifique autrichien qui visiblement n'y connaissait pas grand-chose. Personne ne le savait, pas même elle, peut-être pas même lui, mais pendant ses divagations hasardeuses, le serpent avait remonté lentement jusqu'à l'ultime tissu qui protégeait son intimité des intrusions, et dessous ? Dessous, la chair ferme. Il n'eut pas besoin de longtemps ni de son consentement pour la trouver, et piquer définitivement, deux crocs diffusant leur venin et qu'elle ne pouvait retirer de sa chair. Il avait finalement mordu.

Si elle saigna elle ne le sentit point, puisqu'elle ne sentait rien d'autre que l'urgence que tout s'arrête immédiatement. Son âme qui l'avait pourtant déjà quittée se liquéfia, et elle eut l'impression qu'un fluide sombre, opaque, visqueux, glacial gagnait chaque membre de son corps : elle se mourait de l'intérieur.

Il relâcha doucement sa prise, quitta le foyer après l'avoir souillé et laissa ses doigts s'égarer à nouveau sur le tissu qui couvrait ses quelques poils d'adolescente. Elle ne souffla point de soulagement puisqu'elle ne respirait presque plus, mais sans doute se relâcha-t-elle légèrement, et ainsi reprit-elle en partie conscience de son environnement. Le serpent, lui, n'en avait pas terminé de jouer avec sa prise, et il glissa à nouveau sa main sous la fine culotte, cherchant de ses doigts l'intimité violée de la jeune fille.

Dans un élan infini et miraculeux de conscience et de courage, elle parvint à bafouiller :

« Je ne crois pas que ce soit une bonne idée... Je suis ta meilleure amie, pas ta petite copine. ».

Il retira sa main, baissa son siège, ferma ses yeux et s'endormit.

Une éternité s'était passée entre l'instant où il avait tiré sur sa jupe pour la taquiner, et celui où il avait enfin cessé des gestes qui de nombreuses années plus tard la garderaient toujours aussi détruite, toujours aussi coupable, toujours aussi haineuse envers elle-même. Mais il s'était endormi et même mis à ronfler : quel apaisement cela doit-t-il donner à sentir, en effet, que de violer une adolescente puis s'endormir à ses côtés, la laissant aux prises des angoisses et du froid, seule avec elle-même dans une voiture antédiluvienne, sur un parking sombre, à une heure inconnue de la nuit ; et tout aussi inconnu l'homme à ses côtés dont la part d'ombre avait semblé toujours vouloir l'épargner, elle, sombre idiote tombée dans le piège le plus archaïque de l'Histoire, et à présent esseulée, prisonnière, et pour la première fois de sa vie, victime.

Cette nuit-là, elle ne dort point. Peut-être d'ailleurs ne dort-elle plus jusqu'à des années plus tard, lorsqu'elle ouvre finalement la bouche pour vomir son désespoir.

Elle eut beau tenter de le réveiller pour qu'il la ramène, en vain. Elle se heurta à un refus abrupt, la laissant plus désespérée encore. Elle enchaîna cigarette sur cigarette. Elle ne savait pas encore ce qu'il s'était passé, peut-être même fût-elle la dernière au courant. Peut-être qu'elle ne le saurait que lorsqu'elle

parlerait.

Lorsqu'il s'éveilla et que le soleil commença à fleurir sur un ciel vierge de tout nuage, il la ramena chez elle, presque sans un mot. La nature était belle et vivante, les cyclistes matinaux se pressaient entre les routes et les étangs, profitant d'un calme palpable et d'une journée magnifique qui sentait bon l'été indien, où les bleus et les verts reflétaient une lumière à peine orangée qui n'existe que dans le paradis dans lequel elle vivait. Dans lequel elle avait vécu. Un lieu où le soleil tape si fort qu'on pourrait croire qu'il n'y a pas d'ombre.

La longueur de cette nuit ne présageait pas de la longueur des suivantes, de celle des mois à tenter d'oublier, puis de se rappeler, puis de nier, puis de se reconstruire, de hurler sa peine, cracher sa colère, de se taire, de frapper puis de se recroqueviller, d'appeler à l'aide puis de la rejeter, de mourir par trois fois ou par des milliers, et aussi de renaître et d'à nouveau aimer.

Mais une éternité plus tard, ou quelques années, peut-être quelques jours, lorsque sa thérapeute lui demanda de raconter, elle se tut et cessa de respirer, comme si elle était morte parce qu'il l'avait tuée. Alors, par des efforts acharnés, luttant contre son esprit qui lui hurlait de se taire, elle se remémora ce qu'elle avait pris soin d'oublier, et revint à cette nuit de septembre où on l'avait brisée par quatre fois. Et elle parla.

Second Prix Régional
de la nouvelle



Prosperè TIAYA TIOFACK

A cœur perdu

Il fait frais dehors. Ça fait du bien. Je m'assois sur ce banc de béton, non loin du night-club dont je viens de sortir. Le premier verre m'a étourdi. Je n'aime pas la bière. En vérité, les soirées, c'est pas vraiment mon délire. Je n'y vais que pour suivre les amis. La plupart du temps, je me fatigue bien vite de l'ambiance et je cherche un endroit pour m'asseoir. J'aime mieux rester là, à baigner dans la fraîcheur étoilée de la nuit d'été.

Je regarde les fêtards qui traînent là-bas, aux alentours de la boîte effervescente, et je me surprends à penser que ce n'est pas seulement au ciel qu'on voit les étoiles. Pourtant, cela fait déjà bien longtemps que la couleur des autres ne me frappe plus : ayant grandi dans un milieu plutôt métissé, j'ai très tôt cultivé l'indifférence aux détails superficiels. Mais quelquefois comme maintenant, mon regard trébuche subitement sur la peau blanche et s'arrête, je ne sais pas pourquoi... C'est peut-être qu'il y a des choses qui me reviennent. Il faut dire que le passé là-bas, dans mon beau pays sous l'équateur, ne m'a pas forcément laissé que des bons souvenirs. J'ai connu aussi d'insondables tourments, surtout pendant la dernière année avant mon départ.

Je pense encore à cette après-midi de novembre... Je n'oublierai jamais ce jour-là. J'étais rentré du lycée français, où j'avais été inscrit depuis que mon père avait eu une promotion dans un ministère de la capitale. Comme tous les hauts cadres de l'administration du pays, il avait préféré pour

moi cet internat de prestige qui m'avait d'emblée plongé dans un univers étranger et très coloré, tout en m'éloignant de ma famille que je devais attendre désormais le weekend pour retrouver.

Ce jour-là, je venais à peine d'arriver quand ma mère m'appela au salon où elle préparait ses cours, et m'annonça que Martine viendrait vivre avec nous. C'était une jeune fille qui nous rendait visite très souvent, je ne la connaissais pas vraiment, mais je savais que ma mère l'admirait beaucoup. Elle ne manquait jamais l'occasion de dire combien elle la trouvait gentille, vaillante, serviable, etc. Parfois, elle disait sur un ton de plaisanterie qu'elle la voyait bien devenir ma femme, ce qui me faisait rire aux éclats... Maintenant qu'elle me parlait encore d'elle, je ne sus pas ce qu'il fallait comprendre ; et quand elle m'expliqua que son père menaçait de la marier à quelqu'un d'autre si on ne venait pas la chercher, j'eus peur de comprendre...

Comme pour achever de me convaincre, elle me dit que la Femme-de-Dieu, ainsi qu'on appelait les oracles féminins dans notre dialecte, avait donné son approbation pour la circonstance. C'était une vieille femme que mes parents consultaient quand il y avait des maladies mystérieuses ou des décisions cruciales à prendre... J'étais interloqué. Assis là, dans le fauteuil de notre salon, la seule envie qui me venait était d'éclater de rire. J'avais à peine 18 ans, et il y avait des choses que je n'avais même pas encore seulement envisagées, que je ne pouvais aucunement me permettre de prendre au sérieux.

Ce jour-là, je suis sorti pour aller saluer mes grands-parents, qui ne vivaient pas très loin de chez nous. C'était ma routine quand je revenais de l'internat. Cette fois, il me

suffit de revoir le visage ridée de ma grand-mère pour me souvenir combien mon âge et ma taille grandissante était devenus, depuis un certain temps, un sujet récurrent dans ses conversations avec moi, comme si elle avait voulu me mettre une puce à l'oreille... Même si elle se montrait très fière de mes résultats scolaires, même si comme mes parents elle jubilait toujours devant mes tableaux d'honneur, elle avait toujours manifesté, parallèlement, une certaine réserve face à ce qu'elle appelait « l'école du Blanc ». Elle donnait le sentiment que l'important était ailleurs, qu'il y avait une classe beaucoup plus sérieuse à passer, et je voyais clairement laquelle maintenant.

J'appris beaucoup plus tard que c'était en fait ma grand-mère qui avait choisi Martine pour moi, et qu'elle avait fait pression sur mes parents pour que les choses se passent vite. Certes, je n'étais pas totalement inconscient des coutumes qui régissaient le clan depuis la nuit des temps, mais j'avais grandi avec l'idée qu'une autre civilisation nous avait déjà conquis, que mes parents à moi étaient différents... Mais ce n'était pas le cas.

Martine vint donc vivre avec nous. Cela fut l'objet de réceptions et de réjouissances qui me laissèrent si indifférent que j'aurais pu aller me balader. Mon père me prit en tête à tête et me dit qu'il ne fallait pas m'inquiéter, que ce n'était rien de bien sérieux, que tout se concrétiserait quand nous serions devenus grands, Martine et moi, que c'est en ce moment-là qu'on payerait la dot en faisant tous les rites coutumiers, et que pour le moment je devais continuer tranquillement mes études. Loin de me rassurer, ces propos me scandalisèrent encore davantage, tant ils criaient à

quel point je n'avais pas voix au chapitre, et combien était souverain le mépris réservé à mes opinions.

Cependant, lorsque très tard dans la nuit la maison se vida de ses invités et que, au moment de dormir, je vis Martine aller rejoindre ma mère dans sa chambre, comme le faisaient habituellement les invitées féminines de la famille, je me dis que, dans un sens, l'ordre revenait dans les choses.

Le retour à l'internat prit dans mon esprit les proportions d'une délivrance. Sorti de toute cette histoire qui me surprenait autant qu'elle me surpassait, je retrouvai avec bonheur mes camarades de classe. La seule ombre au tableau, c'est que ma meilleure amie n'était pas là. Je pensai d'abord qu'elle était empêchée, avant d'apprendre quelques jours plus tard qu'elle ne reviendrait plus : Son père, qui était diplomate, avait été affecté dans un autre pays. J'étais triste. Je partageais tout avec Betsy depuis que j'étais entré à l'internat, et j'appréhendais la grande solitude qui allait devenir mon lot. Mes camarades se désolèrent eux aussi du départ de celle qu'ils s'amusaient à appeler ma « petite amie ». Eddy et Betsy, c'est Roméo et Juliette, ironisaient-ils. Je n'avais jamais vraiment apprécié ces plaisanteries. Pourtant, je devais bien m'avouer maintenant qu'elle me manquait beaucoup. J'essayais de ne plus penser à elle, et l'effort que j'y mettais m'amenait justement à ne penser qu'à elle. C'est ainsi que je découvris, dans une stupeur merveilleuse, que je l'aimais...

Au désespoir de le découvrir si tard, je me promis de garder vivant ce feu en moi, de continuer à parler à Betsy, à lui écrire, en attendant le jour où on se reverrait.

Quand je revenais chez nous le weekend, je ne me sentais plus qu'un étranger, et je n'étais plus habité que d'une pensée :

repartir. Je regardais Martine, et l'idée qu'elle était là pour moi me paraissait toujours aussi drôle, aussi inconcevable, d'autant plus que j'avais maintenant le cœur qui battait pour une autre. Conforté par le fait qu'elle n'était qu'une « fiancée », je me sentais libre de penser qu'elle repartirait un jour, aussi simplement qu'elle était venue. Et comme je ne pouvais contredire mes parents, devant qui je n'avais jamais osé lever le ton, je m'appliquais à cultiver le silence et la distance par rapport à elle, recevant tout ce qu'elle m'adressait, ses marques d'attention, ses témoignages d'affection, avec une froide indifférence.

La tension vibrait dans l'air. Elle atteignit son paroxysme le jour où ma mère me blâma ouvertement, pour la première fois, de ne pas aimer suffisamment Martine. C'est alors que je hurlai, dans le vif de la colère, qu'elle n'était pas ma femme, qu'elle ne le serait jamais, et que, de toute façon, j'en aimais une autre. Ma mère ne fit pas grand cas de cette sortie inédite. Elle me demanda seulement, négligemment : elle est d'où, celle-là ? Et elle n'écouta même pas la réponse. Je détestais cette manière qu'elle avait de me prendre à la légère. Je ne le supportais pas. C'était pendant les congés de Noël, je n'attendis pas la fin. Le même jour, je fis mes valises hâtivement, instinctivement, et, sous les regards éberlués, je repris le chemin de l'internat.

Les journées passées à attendre la rentrée m'assommèrent d'ennui. Il m'écrasa encore davantage quand les classes furent venues. Car l'école – et la vie tout court – m'était devenue un véritable fardeau depuis que Betsy était partie... Si seulement je pouvais lui écrire ! Le fait est que je n'y arrivais pas. Au-delà de la timidité, il y avait le sentiment

que déclarer ma flamme dans une lettre aurait quelque chose de forcé, d'artificiel. Cela ne s'accommodait pas bien, pensai-je, de ce que je ressentais, de ce qui avait existé entre Betsy et moi.

De plus, je n'arrivais pas à réprimer le sombre pressentiment qu'avec elle, c'était déjà perdu d'avance, que ce n'était même pas la peine d'essayer de la revoir... Elle est d'où ? C'était la petite phrase qui m'obsédait depuis la querelle avec ma mère. Cette petite question, je l'avais toujours entendue chez nous chaque fois que quelqu'un, un oncle, un cousin, venait présenter une fille. Et je savais que les filles « étrangères » étaient formellement interdites. N'étaient acceptées que celles qui appartenaient à la tribu. Pour celles qui étaient d'un autre pays, ou d'une autre couleur, comme Betsy, la question ne se posait même pas. Dans le pays, seules quelques grosses têtes s'étaient payé l'audace d'une femme blanche, à commencer par le Président de la République, et c'était tout...

La conscience retrouvée de cette réalité me plongea dans la dépression. En rage contre mes parents et contre le monde entier, je me résolus à ne plus mettre les pieds chez nous. Les appels de mes parents n'y changèrent rien : il eût fallu un cyclone pour me ramener encore jusqu'à eux.

Mais un jour de février, ce fut ma mère qui se ramena à moi. Elle était porteuse d'une nouvelle : Martine était enceinte de moi, elle avait besoin de moi, il fallait que je vienne souvent la reconforter. Ce fut comme un coup de tonnerre... Dans la stupéfaction, je bredouillai devant ma mère quelques virulentes dénégations qui restèrent évidemment lettre morte. C'est après son départ que mon esprit céda à des réminiscences...

La vérité c'est que je n'avais pas toujours été aussi distant de Martine que j'aurais voulu. Il m'arrivait de passer la nuit avec elle, certaines fois où dans la quête de mon affection elle se rapprochait un peu trop de moi... et l'inévitable s'était produit. J'étais abasourdi. Je n'aurais jamais pensé que les forces qui sommeillaient en moi étaient aussi puissantes. Il s'agissait maintenant d'assumer les conséquences. Je n'en avais nullement l'intention. Ma décision n'était que plus ferme et plus radicale : je ne retournerais pas là-bas. Cette fiancée qu'on disait mienne, et cet enfant qui venait, je les enveloppais tous les deux dans un même filet de haine que je jetais à l'oubli.

Pendant le reste de cette année scolaire, je suis resté campé sur mes positions avec une obstination farouche, et non sans un certain sentiment de triomphe. J'aurais pu continuer ainsi pendant longtemps si, au début du mois de juin, l'impensable ne s'était produit : Martine avait fait une fausse couche, et elle n'y avait pas survécu.

Ce fut moins ma propre douleur, que la peur de paraître insensible à celle des miens, la peur de passer réellement pour un monstre, qui me décida à reprendre enfin le chemin de la maison. Même si, à mon arrivée, c'était tout ce qu'on voyait en moi : un monstre. Parce que j'avais abandonné ma femme, parce que je lui avais refilé un gosse et m'étais tiré. C'était moi qui l'avais tuée. Les regards foudroyants de tout le clan me condamnaient sans appel. Et moi... J'aurais dû me sentir soulagé par cette tragédie qui exauçait mon vœu d'effacer Martine de ma vie, mais c'était la culpabilité qui me dévastait.

Après les funérailles, la vie reprit peu à peu son cours normal,

mais je savais que, entre mes parents et moi, les choses ne seraient plus jamais comme avant. Je leur reconnaissais volontiers des raisons de me reprocher, mais, dans le même temps, je ne comprenais toujours pas en quoi j'avais tort. Je me demandais pourquoi le destin avait voulu que des peuples se rencontrent, s'ils ne pouvaient pas s'entendre, s'ils ne pouvaient pas s'aimer... Le plus absurde était le coup de main qu'on prêtait à ce destin contradictoire, oui, car mon père, dont la fureur n'avait pas épuisé le sens des responsabilités, ne trouva rien de mieux, après mon Bac, que de me faire survoler la méditerranée jusqu'ici pour la Fac, m'enfonçant encore davantage au milieu de ces « étrangères » dont il ne voudra jamais.

Deux ans maintenant que je suis ici... et je ne veux pas renoncer à l'âme de mon adolescence. J'ai connu l'amour et l'amitié, et il n'y a rien de plus beau au monde. Moi qui ne respire que la candeur, je ne sais toujours pas comment on trace une frontière dans le cœur.

Cependant, il y a des moments où quelque chose ne va plus. Tous mes dilemmes me retombent dessus, je recommence à voir des couleurs au lieu des hommes, et je me déteste pour ça. Est-ce pour cela que Betsy, celle que je tiens toujours pour l'amour de ma vie, je n'ai plus jamais eu le courage de lui parler ?... Le fait est que certaines fois, comme maintenant, j'ai la conscience qui fait des heures supplémentaires...

Je la regarde qui dort à mes côtés. Je me surprends un peu à la retrouver là. Je l'ai rencontrée à la soirée, mais depuis que je me suis assis sur ce banc public, et que le passé a reflué en moi comme une marée, je n'étais plus vraiment là. J'ai dû rentrer avec elle, main dans la main, jusqu'au fond de mon lit, jusqu'au fond du paradis, mais je n'étais plus vraiment

là. Ce sont mes vieux démons que j'ai embrassés toute la nuit. Maintenant, le matin est là, et je n'ai pas l'impression d'avoir dormi.

Je la regarde qui dort à mes côtés. Elle me donne le dos nu, dégagé des longues mèches soyeuses. La clarté de sa peau me paraît fulgurante. Parce qu'il y a cette petite voix – elle est d'où ? – qui continue de me hanter, comme un mauvais sort...

Je pense encore à la Femme-de-Dieu, à qui on avait confié le soin de conjurer le mauvais sort, et je me dis qu'elle n'avait pas trouvé le vrai démon qui allait empoisonner mes nuits...

Je me retourne sur le dos, avec agacement, et je regarde le plafond. Je m'imagine que, sans doute, d'autres corps s'enlacent paisiblement là-dessus. La tristesse m'envahit à l'idée que les soirées de réjouissances se terminent pour d'autres par de plus douces caresses, et que mes roses à moi sont bourrées d'épines.

Troisième Prix Régional
de la nouvelle



Gwënaelle MARQUES

Astronomiquement

MERCURE

« Béatement présent » - Monsieur Maingot, professeur de Français.

« Mou et désespérant » - Madame Libstrat, professeure d'Education Sportive.

« Mais qui est Timothée ? » - Madame Siméon, professeure d'Histoire-Géographie.

« La voix de Timothée est très douce et mélodieuse. Enfin, c'est ainsi que je l'imagine, car je ne l'ai jamais entendue ! »
- Monsieur Basoilla, professeur de Philosophie.

« Timothée : rêvasser ou étudier ? That is the question » - Madame Rasening, professeure d'Anglais.

Sur le bulletin du deuxième trimestre, les professeurs de Timothée étaient exaspérés. Ils ne voyaient plus quoi faire pour intéresser le jeune garçon aux yeux vides. Plusieurs stratégies avaient été mises en place : placer la tête brune au premier rang, pour soi-disant « éviter les rêveries », le mettre à côté d'un élève énergétique pour « l'éveiller », ou encore lui donner plus de devoir pour lui permettre « d'apprendre au fur et à mesure » ... Toutes ces tentatives avaient été vaines. Timothé n'aimait pas l'école, et l'école n'aimait pas Timothée. Le jeune garçon ne voulait pas se conformer aux attentes des établissements scolaires. Cependant, que faire d'un élève qui ne pose aucun problème, si ce n'est un manque de travail ? Timothée ne voulait pas être un poids, il ne voulait être difficile pour personne.

On aurait pu présager un avenir brillant pour le jeune garçon. Un avenir fait d'étoiles dans les yeux et de papillons dans le ventre. Un avenir idolâtré par la société dont Timothée voulait se défaire. Car Timothée, il n'avait pas besoin de rêver d'être pompier ou vétérinaire pour avoir des étoiles dans les yeux.

Les étoiles, il les avait dans la tête.

VENUS

Certains pourraient penser que Timothée n'a pas eu une vie facile, une famille agréable et une enfance heureuse. Ils se trompent. Selon Timothée, il n'a jamais manqué de rien : il ne voulait pas grand-chose. Il n'utilisait pas beaucoup ses jouets, il ne parlait pas beaucoup avec ses peluches. Il courait dans le jardin, la tête haute. Il tournait autour de la maison, imaginant les plus grandes histoires que même Spielberg ne pourrait créer. L'imagination de Timothée était sans failles, sans limites. Il concevait des plans de navettes spatiales, de stations orbitales, des trajets de planète en planète.

Timothée s'évadait.

Il voyageait, il partait à l'aventure de lieux inexplorés.

Encore aujourd'hui, la chambre de Timothée est aux antipodes de ce qu'il peut dégager de sa personne. Les murs sont recouverts de plans, de tracés, de dessins galactiques. Ses étagères sont encombrées de maquettes de fusées, de pierres aux couleurs et aux formes variées. On peut même trouver sur son plafond quelques étoiles phosphorescentes en plastique, quelques planètes en polystyrène peintes avec minutie et accrochées avec un fil de nylon. Dans un désordre apparent, chaque objet possède une place bien précise qui permet à Timothée de retrouver ses affaires sans encombre.

Timothée tient à son petit monde, à l'univers idéalisé qu'il a réussi à créer. Sa galaxie ne tient que grâce à un secret, la rendant fragile, éphémère et perméable. Il suffit qu'un étranger entre pour que tout soit bouleversé. Il suffit qu'une triste idée émerge pour que tout soit dérangé.

TERRE

Comme beaucoup de jours, Timothée mangeait seul à la cafétéria. Parfois, quelques amis le rejoignaient. N'allez pas croire qu'il est seul, Timothée. Il ne sait juste pas comment se sociabiliser. Et pour ça, personne ne peut l'en blâmer.

Dans son assiette se trouvaient divers aliments qui ne plaisaient pas beaucoup à Timothée. Il n'aimait pas l'aspect des fruits, ni le goût des légumes, ni les plats en sauce. Il n'aimait que les glaces ou presque, car c'était les seules qui formaient une sphère parfaite. Il pouvait ainsi s'imaginer des aventures incroyables sur la surface de ces petites planètes colorées.

Et comme beaucoup de jours, Timothée avait faim en sortant du restaurant scolaire. Et pour cause, il n'avait quasiment rien avalé. Il se dirigea donc vers le petit supermarché en face de son lycée, pour acheter quelques rochers en chocolat. Vous savez, ces rochers qui ressemblent à des astéroïdes. Ceux dont Timothée raffole.

Sur le chemin, il avait croisé Monsieur Baroilla, son professeur de Philosophie. Beaucoup d'élèves auraient pesté, constatant avec déception la présence de leur enseignant pour les deux prochaines heures. Mais pas Timothée. La philosophie lui permettait de dessiner sans réellement se soucier du cours.

Pour autant, son professeur avait remarqué son manque

d'assiduité. Il tenait dans sa main un petit carnet rouge à spirales, qu'il venait d'acheter pour lui, mais qu'il préféra donner à Timothée. Le brun ne savait qu'en faire. Mais un carnet, cela peut toujours servir.

MARS

Au premier rang, Timothée s'abandonnait à la rêverie, une nouvelle fois. Il n'était pas adossé au mur ou happé par les interactions qui pouvaient s'effectuer au-delà de la fenêtre, non. Timothée, il dessinait. Il griffonnait des petits astéroïdes sur sa feuille à grands carreaux. Et lorsqu'il manquait de place, il avait toujours sa peau sur laquelle il pouvait s'amuser à l'infini.

Et puis, un jour, au beau milieu de l'interprétation très personnelle de son professeur de Français sur *Germinal*, Timothée ne fut plus seul. Pour la première fois, il y eut sur l'une de ses comètes l'apparition d'un personnage. Il semblait si heureux, sur son petit rocher galactique. Timothée l'enviait. Lui aussi, il voudrait les voir, les étoiles. Il voudrait réussir à les toucher, même s'il savait que c'était impossible.

D'heure en semaine, ce petit personnage rayonnant de bonheur était de plus en plus présent dans la vie de Timothée. Il aimait le dessiner, lui ajouter de nouveaux accessoires, et marquer d'un seul trait son immense sourire. Il lui donna un nom : Victoire.

Timothée, il avait désormais un rêve :

Devenir comme Victoire.

JUPITER

Comme tout le monde, Timothée devait penser à son

orientation pour l'année prochaine. Non pas que l'idée lui plaisait, mais elle réjouissait ses parents. Et Timothée, il ne voulait pas rendre ses parents tristes. Il a donc opté pour une licence libre, ce genre de licence où il serait sûr d'être accepté si jamais il obtenait son bac.

Ses parents étaient satisfaits qu'il pense à son avenir. Ils ne lui présageaient pas un avenir couronné de succès et de gloire, mais ils avaient cette douce étincelle que Timothée aurait, lui aussi, bien aimé avoir.

A la sortie d'un cours, son professeur de philosophie l'interpella. Il lui demanda s'il avait continué le carnet qu'il lui avait donné. Pour tout lui avouer, Timothée manquait de pages tant Victoire prenait désormais de la place dans sa vie et ses pensées. Mais il lui avoua qu'il ne savait pas quoi faire de sa vie, lui qui n'aimait rien.

Avec son professeur, il chercha ce qui pouvait le motiver. Il ne trouva rien, et peut-être même qu'il ne voulait pas trouver. Il montra alors son carnet rouge à spirale. Monsieur Baroilla sourit, car il avait la solution pour son élève. Il devait travailler pour les étoiles, pour l'espace et l'infini.

Pour la première fois, Timothée eut dans les yeux les étoiles qu'il aimait tant, et dans le cœur, la même douce étincelle que ses parents.

SATURNE

Les jours qui suivirent, Timothée ne dormit pas beaucoup. Il ressortit tous les magazines de sciences qu'il avait pu collectionner ces dernières années. Timothée était très content, car enfin il avait un but. Il ne savait pas encore très précisément lequel, mais cette idée l'enchantait. Cela faisait bien longtemps que le jeune garçon n'avait pas été dans un

pareil état : la dernière fois, c'était le jour où il s'était entiché des étoiles.

Timothée avait détaché quelques articles qu'il montra à son professeur de philosophie. Malheureusement pour lui, ce dernier ne s'y connaissait pas assez précisément. Il aiguilla Timothée vers la conseillère d'orientation, celle qui se cache derrière la grande porte verte, au fond du couloir, celle que le brun détestait tant.

Il se força à entrer, voulant à tout prix accéder à son rêve. Mais en montrant à la conseillère ce qu'il en était, elle lui rit au nez. Timothée n'avait ni les bonnes appréciations, ni les notes qui lui aurait permis d'atteindre les étoiles. Il n'était même pas dans la bonne filière. La vieille dame, que Timothée détestait désormais, lui conseilla une voie « faite pour lui », une filière professionnalisante dans laquelle il pourrait trouver un emploi plus rapidement qu'en faisant des années et des années d'études. Mais Timothée n'aimait pas les métiers proposés.

URANUS

En sortant du bureau de la conseillère d'orientation, Timothée pleura toutes les larmes de son corps. Il déchira les pages de son carnet, il réduisit Victoire en lambeau. La jeune tête brune n'avait plus de rêves, tous ses efforts pour en arriver à ses objectifs avaient été vains. Il s'en voulait de n'avoir réagi que trop tard, de ne pas y avoir songé plus tôt, de n'avoir vécu qu'au jour le jour. Timothée s'en voulait de beaucoup de choses, mais il savait qu'il n'avait plus rien à faire. Il comprit, que, désormais, les fins heureuses n'étaient pas pour lui.

Lorsqu'il rentra chez lui, Timothée alluma la télévision. Il

ne continua pas ses devoirs, il n'en avait plus la motivation. Sur le tube cathodique s'affichait des images d'un désert bien trop vaste pour être connu tout entier. Ce n'était pas l'aridité qui intéressait Timothée, mais les bâtiments qui s'y trouvaient. Il les avait déjà vus dans des articles scientifiques. Le reportage portait sur l'histoire d'une jeune fille, qui était partie de rien, et qui était arrivé à l'un des plus hauts postes de l'observatoire.

Timothée regarda de nouveau ce reportage sur Internet, l'enregistra, notant chaque détail, revenant à chaque fois qu'il n'avait pas compris quelque chose. Sans réellement s'en rendre compte, Timothée avait un plan. Il poursuivait quelque chose qui, même s'il ne savait pas exactement ce dont il s'agissait, maintenait en lui cette douce étincelle.

Il écrivit une lettre, d'abord en français, puis il s'essaya en anglais. Il apprit sur internet en très peu de temps comment faire pour conjuguer et accorder les verbes. Dans sa lettre, il raconta tout. Sa vie, ses angoisses, il y déposa son cœur avec autant de délicatesse qu'un tsunami de sentiments peut le permettre.

Les mots se bouscullaient : Timothée, il avait trop de choses à dire pour une seule page.

Il avait trop d'envies pour une seule vie.

NEPTUNE

En fin de cours, Timothée montra sa lettre à son professeur d'Anglais. Elle fut surprise de voir un quelconque travail de la part de son élève, qui plus est en anglais, mais elle s'en réjouit et décida de l'aider. Elle corrigea les quelques fautes d'inattention, et fut très étonnée de voir que Timothée était si doué. Elle en parla aux autres professeurs, si bien que

tous souhaitaient voir de leurs propres yeux les talents de Timothée pour les études.

Malgré cette trop grande sollicitation, Timothée restait fidèle à lui-même. Il demanda si les math, l'histoire-géographie, la philosophie, le sport, avaient un rapport avec les étoiles. Ses professeurs étaient décontenancés. Timothée ne travaillait qu'avec une motivation, qu'avec une étoile au bout d'un perche qui remplaçait la carotte.

Timothée décida d'envoyer sa lettre, sur un coup de tête, lorsqu'il croisa un bureau de poste dans sa petite ville. Il caressa doucement l'enveloppe sur laquelle il avait dessiné Victoire et sa comète, avant de la glisser dans la fente. Elle représentait toutes ses envies, tous ses espoirs, et il espérait recevoir une réponse au plus tôt.

Des jours durant, Timothée regarda le poster de l'observatoire, épinglé en face de son lit. Il en rêvait jour et nuit, mais plus le temps passait, plus les doutes s'accumulaient. Mais Timothée ne perdait pas espoir : il savait que dans le désert, les lettres pouvaient mettre du temps.

Le jour des résultats du bac, Timothée fut le plus heureux des garçons. Il n'avait peut-être pas obtenu son diplôme, mais il avait reçu une réponse. Dans quelques jours, il partirait passer des tests et des évaluations au Alma Observatory, au Chili.

Quelle que soit l'issue au terme des évaluations, Timothée avait réalisé son rêve.

Il venait d'atteindre son étoile.

PLUTON

Alma Observatory Center,
San Pedro De Atacama

7630355 Vitacura

CHILI

A l'attention de Madame Catherine Cortwell,

Madame la Directrice,

Il y a les comètes, les satellites et les planètes, tout comme il y a les envies, les espoirs et les rêves. Il y a les chemins de vie qu'on aimerait atteindre, et il y a les embûches qui, inévitablement, nous font dévier de notre trajectoire initiale. Mais je ne veux pas être un poids, cet obus qui arrive sans grâce sur sa cible. Je veux être une étoile filante, celle qu'on ne peut voir que de loin, celle qui fera rêver les générations futures comme vous l'avez fait pour moi.

Doit-on juger une personne sur son aptitude à entrer parfaitement dans un moule, et pour autant lui demander de se démarquer ? Ou devrait-on juger une personne sur sa volonté, sur l'envie qu'elle voudrait mettre dans un projet ? Je ne joindrai pas à cette lettre mes bulletins de notes, car ils ne reflètent nullement la volonté sans failles qui m'habite. Etre prêt à ne pas dormir, être prêt à travailler d'arrache-pied, à m'engager corps et âme font désormais partie de moi. On m'a conseillé une voie professionnelle, une voie qui ne me plait nullement. J'ai dû choisir des projets qui ne m'enchangent pas. Il n'y a que votre centre de recherches qui me permet de ne pas être encore comme toutes ces personnes qui râlent dans le métro.

J'aimerais vous parler de cette passion, de mes compétences et de ma vie, du pourquoi j'en suis arrivé là aujourd'hui. J'aimerais vous déferler le flot de sentiments qui m'amènent à vous écrire, à vous, mon dernier recours. Je n'ai pas d'attache réelle, rien que ce petit personnage qui m'accompagne sur tous mes dessins. Je lui ai donné un nom : elle s'appelle

Victoire. Peut-être que vous vous en fichez, peut-être pas, mais une chose est sûre : je vous ouvre mon âme. Testez-moi, vous saurez que je suis apte. Peut-être que je ne suis pas un ingénieur, calculateur ou mathématicien, peut-être que je n'ai pas travaillé pour la NASA ou l'ESO. Mais je crois encore en mes rêves.

Je vous envoie donc, via cette lettre, tous mes espoirs, toutes mes aspirations, pour je l'espère trouver un emploi, un job d'été, n'importe quoi qui se rapporte à ma passion. Je vous envoie également la gratitude d'avoir pris le temps de me lire. Mon futur est entre vos mains.

Avec toute ma sympathie,

Thimothée F.

PATTHIE

Thimothée a donné de ses nouvelles, il n'y a pas si longtemps. Il suffit de quelques mots, de quelques espoirs. De quelques sourires, de quelques regards.

Thimothée, il n'a oublié personne. Il a lu chaque phrase avec attention, chaque parcelle de vie avec un sérieux qu'il n'aurait jamais cru possible.

Thimothée, il est devenu heureux. Grâce aux autres, mais surtout grâce à lui.

Prix Coup de cœur du Jury



Youness MEGHERBI

Les nuits sucrées d'Alep

La nuit fut noire ce vendredi. Aussi sombre que le cœur d'Alep. La nuit affirme sa couleur partout dans la ville, partout dans le pays. Cette obscurité, n'empêche pas les habitants de subir incessamment des nuits blanches, d'une blancheur dense, poussiéreuse. Ses nuances toutes de blanc, sur le tableau nocturne de la ville, forment un nuage épais de destruction et de désespoir. Quand le rideau de poussière se lève, quelques minutes seulement après l'orchestre strident des bombardements et le ballet incessant des avions, Amel s'assit sur une chaise. Elle l'installe difficilement sur le tas de bâtiments détruits. Elle s'assoit. C'est tout ce qu'elle peut faire. S'asseoir, au milieu de cette scène où la mort a joué son dernier morceau, face à un public priant le Ciel pour la fin du spectacle.

– « Ahmad ! Ahmad ! Tu trouves quelque chose ?! » Elle regarde. Le regard hagard. Elle attend sans attendre. Un signe de vie. Ou de mort... Une partie du corps détachée de l'un des membres de sa famille... Peut-être...

– « Youssef ! J'ai trouvé ce nouveau-né sous les décombres ! » répondit Ahmad, membre des casques blancs, ces hommes prêts à secourir la population quelques minutes après les bombardements.

Ahmad prit ce petit être dans ses bras, dénué de rêves, de sourire. Dénué de vie. Petite chose dont la vie a été arrachée par les mélodies funèbres et explosives. Amel saisit à son tour le bébé. Son bébé. Elle ne dit rien. Elle contempla son visage, du moins ce qu'il en restait. Elle ne versa pas une larme.

Mais elle poussa un cri, un cri effroyable qui résonna dans les décombres et fit trembler les murs déjà fracassés. C'était comme si Alep n'entendait plus les bruits des bombes, mais les cris d'une mère. Amel signifie « espoir » en arabe. De l'espoir, Amel en avait pour sa famille, pour son pays. Après la mort de son mari, Amel dut apprendre à ses deux enfants la vie quand on a perdu un parent et une petite sœur. Mais elle ne leur a jamais appris la mort, une bombe a suffi à cette leçon. Une bombe. Une seule. Une seconde, dans la nuit du vendredi. Le lendemain au soir, Amel s'assit sur son lit, dans sa chambre où un mur manque à l'appel. Il s'est fait comme bon nombre de murs, embrassé par une lourde note de musique. Ne trouvant pas le sommeil contrairement à son fils Hashem, lui n'ayant pas encore compris le sommeil éternel de sa petite sœur. Son corps se repose à côté de sa maman, ses émotions débordent encore tel l'Euphrate au mois de mai. Elle se mit à penser la vie autrement. Sans la mort, aujourd'hui si palpable. Elle, qui caresse inlassablement sa poitrine depuis des années, la suppliant de succomber à ses avances. Tous les mercredis, la famille d'Amel se couchait très tard. Son mari avait pris pour habitude d'emmener sa troupe chaque mercredi soir dans la pâtisserie Al Halwa. Une fois arrivé, il achetait de délicieuses Alépines, ces douceurs locales faites de pâte d'amandes, de pistaches et de sucre. Chaque soir, les cuisines bouillonnaient d'effervescence, le bruit des fouets se fracassait contre les parois des bols en cuivre, les sons provoqués par les vibrations attiraient tout Alep, leurs pâtisseries n'étaient qu'extase dans la bouche des clients, comme une chanson d'Oum Kalthoum dans l'oreille du public. Une fois ces friandises payées, la famille d'Amel retournait à la maison, et passait des nuits blanches

à dévorer la boîte de douceurs et à boire un thé préparé par la maîtresse de maison. Tous les voisins y étaient conviés, à cette célébration de la nuit, du partage, et du sucre aussi... L'amertume a remplacé l'odeur sucrée des pâtisseries dans les nuits noires d'Alep. Seules les nuits blanches songeant au passé, se souviennent de ce temps, de cette odeur, de ces souvenirs.

Hashem se leva de son court sommeil. Il ne parvenait plus à dormir. Il posa sa tête sur les genoux de sa mère. Elle lui caresse ses boucles noires corbeau.

Il se mit lui aussi à attraper les images du passé, pendant que sa mère passait ses mains entre ses boucles.

Il se remémore, son école, sa maîtresse qu'il appréciait énormément. Les cours de récréation, où les tabliers bleus des garçons essayaient en vain de gagner la cour des filles, elles en tabliers roses. Gare à Mme Barakat, si cette dernière les prenait en flagrant délit, les garçons risquaient de se faire tirer les oreilles.

Il revient à des moments plus intimes, comme avec ses copains quand il jouait au ballon jusqu'à très tard le soir en été, sur la place de la Liberté sur la rue Majdaldin al-Djabiri. Il se remémore les farces qu'ils jouaient aux anciens du soir sur les cafés, en leur dérobant une carte de leur jeu, ou une pièce d'échiquier, et les querelles qui allaient les accompagner. Il se souvient des lundis passés au quartier chrétien de Jdeidé, où sa mère aimait faire un tour chez les antiquaires, eux ne connaissaient pas ce qu'est la fermeture de nuit.

Alep vivait la nuit, et ses gens passaient des nuits blanches à flâner dans les rues, à découvrir et redécouvrir leurs endroits préférés. Alep vivait la nuit, aujourd'hui, elle meurt. Ses nuits ne sont plus blanches de prospérité, mais blanches par

les poussières des immeubles foudroyés.

Hashem tente alors de ressasser son passé. Mais il n'y parvient plus, la guerre a des pouvoirs que la mémoire ignore. En voyageant dans les pages de sa vie, il retombe sur cette nuit blanche ayant laissé dans son âme d'enfant comme dans sa mémoire, une profonde cicatrice. Cette nuit-là, Hashem regardait le ciel avec sa petite sœur. C'était une nuit fraîche, il faisait bon y laisser ses poumons brasser l'air frais d'un soir de juillet. La petite fratrie prenait plaisir à s'aérer à la fenêtre avec une assiette de pastèque sur le rebord, pendant que les parents dormaient. Hashem ne se souvenait que très peu de cette nuit. Il sait que c'est à ce chapitre précis de sa vie qu'il perdit sa sœur à jamais. Mais la suite des événements reste encore marquée par des taches béantes.

Il parvient cependant à poser le doigt sur une ligne de ce chapitre, il y redécouvre cet épouvantable fracas invité à cette soirée pourtant si tranquille. Il retrouve ce regard inquiet de sa petite sœur et de ces quelques mots : - « Hashem qu'est-ce que c'était ? » demandait Sarah.

Très certainement, un mobilier écrasé contre le sol en bas de la rue dans la pâtisserie Al Halwa ? Il se souvient ensuite de ces escaliers au bleu écaillé qu'il a dévalés si précipitamment. Puis de cette porte, qu'il poussa sans frapper - « Papa, Maman, j'ai entendu un bruit dehors ! » Les parents avaient déjà sauté du lit, leurs yeux étaient rivés à la fenêtre. Leur regard inquiet se posait sur ce funeste présent qui demeura dans le futur. « - Habibi ! » dit sa mère apeurée en se retournant. À ce moment précis, Hashem comprit que le bruit ne trouvait pas sa source dans la pâtisserie.

Amel aurait juré que les étoiles scintillantes qui ornaient le ciel telles des arabesques, avaient disparu au premier brou-

haha. Comme si la peur avait recouvert leur luisance. Les étoiles ne veillaient plus sur Alep, elle était livrée à elle-même désormais. Cette nuit-là, Alep ne passera pas la nuit sous le blanc scintillant des étoiles. Le couple prit les enfants par les poignets et se rua vers la cave, sans électricité, toute vêtue de noir.

Soudain, le père se souvint de son frère qui avait donné rendez-vous à l'un de ses amis pour prendre le thé dans cette fameuse fabrique d'Alépines, il sortit alors, malgré les pleurs et les cris de sa femme lui saisissant le bras droit, comme si sa vie en dépendait. Il poussa la porte de leur foyer, et ne vit qu'une brume irrespirable si épaisse qu'il toussa jusqu'à cracher ses poumons avant d'arriver sur les lieux du rendez-vous. Il vit la terrasse renversée, le décor macabre dans les locaux. Les corps disloqués sur les tables, les chaises enduites de sang, le plan de travail en marbre affalé sur le propriétaire, mort. Rien n'était à sa place, les clients vécurent les derniers instants de leur vie à valser avec la faucheuse. La couleur rouge dégageait une odeur si pestilentielle, que la nuit retenait sa respiration. Il chercha son frère dans ce chaos ensanglanté et le vis gisant, accablé de douleur. Il posa ses genoux tremblants par terre, et fit basculer le corps de son frère encore chaud sur ses épaules, puis se leva. Il quitta ces murs, et se rendit au plus vite chez lui. Dehors, en cette nuit blanche de terreur, les hommes et les femmes couraient sans savoir où aller, une femme cherchait son fils, une autre, sa fille, la panique nourrissait la panique. La fraîcheur de la nuit n'était plus, les nuits blanches d'autrefois ne se ressemblaient aucunement.

En se hâtant chez lui, il perçut, malgré sa vue brouillée par le choc, des étoiles dans le ciel, juste au-dessus de son toit.

Des étoiles en chute libre, côte à côte. Et là, il comprit. Son dos supportait à peine le poids de son frère, il utilisait son dernier souffle pour crier : « Amel ! Fais sortir les enfants de la maison ! » Sans prendre le temps de comprendre cet ordre si brusque, Amel saisit Hashem, mais dans l'effolement, elle oublia la petite Sarah qui s'était allongée sous le lit pour se protéger, ainsi que le bébé dans son landau criant à la mort pour la faire fuir... Sans s'en rendre compte, la famille incomplète courut dans cette nuit noire afin de s'éloigner le plus possible des quartiers bombardés. La main droite d'Amel tenait celle de Hashem, les épaules engourdis du mari portaient son frère, mais personne ne tenait la main de Sarah, ni du nourrisson...

– « Maman ! Où est Sarah ? Où est le bébé ? »

Le visage d'Amel s'assombrit davantage, il fut plus sombre que cette nuit. Sa gorge se noua, une sueur froide coula de son voile, son regard se paralysa sur la profondeur des yeux de son fils. Elle fit demi-tour, et retourna dans les quartiers où la panique faisait la loi, son fils resta auprès de son père, essoufflé, à quatre pattes, s'efforçant de trouver l'air à respirer; il avait pris soin de poser délicatement son frère par terre, encore inconscient.

« Allahu Akbar! » tels étaient les deux mots prononcés par la foule en folie, après qu'une bombe s'était écrasée sur le toit d'Amel. Ses maigres jambes, incapables de tenir le poids de la souffrance s'effondrèrent comme tout autour d'elle. Pendant ce temps-là, son mari, incapable de respirer, mourut d'agonie, son frère reprit ses esprits un peu plus tard. C'est lors de cette même nuit blanche, qu'Amel posa sa chaise grinçante sur un tas d'on ne sait trop quoi... C'est pendant cette nuit, que sa dernière progéniture rendit l'âme. C'est à

ce chapitre précis de sa vie qu'elle poussa ce cri effroyable.

« Youssef ! Aide-moi à sortir cette petite fille ! »

– « Doucement Ahmad , doucement ! »

- « Elle est vivante ! Al Hamdoulilah ! »

La tête de la petite Sarah apparut, la dépouille de la petite dernière reposait avec les autres sous une tente installée au loin.

Son visage avait repris la même palette de couleur que la nuit d'Alep, on vit sa chevelure noire malgré la poussière sur son corps, le sang coulant sur son visage, le blanc de la poussière, mais aussi le blanc de la mélancolie, le blanc de l'espoir qui lui, ne meurt jamais.

Quand Amel vit sa tendre Sarah surgir des décombres, après cette longue et périlleuse nuit blanche, la vie lui parut un peu moins amère, la nuit un peu moins noire. Elle serra sa fille sans trop forcer, de peur d'émietter son corps encore fragile et abattu. Hashem courut rejoindre sa mère et sa dernière sœur, il enlaça d'abord sa mère par sa abaya, puis sa sœur en versant quelques larmes.

La nuit fut blanche pour tous, ce soir-là. Pour le paysage d'Alep, perdu dans l'épaisse brume de poussière, pour les casques blancs, pour la population, pour la vie.

Nuit blanche à fuir la noirceur de la mort.

Oui, Alep fit une nuit blanche, une nuit à songer à un passé tout blanc, d'un blanc immaculé, encore capable de laisser les couleurs se reposer sur elle. L'espoir regardait son passé.

Un passé pur, prospère. Alep fit une nuit blanche, dans une nuit noire.

